

Temps difficiles

Le docteur Volstiak s'engagea dans le couloir. D'un signe distant, il salua deux infirmières admiratives. Le personnel féminin vantait à l'envi l'élégance de sa taille, la régularité de ses traits impassibles, et lui trouvait volontiers des façons de grand seigneur parce qu'il ne partageait jamais les repas de ses confrères; leurs plaisanteries de carabins déplaisaient à cet homme qui mesurait jusqu'à son sourire, et qui portait au cœur de l'été un costume trois pièces de couleur claire, un feutre assorti et des gants blancs, quand les autres ouvraient leur chemise. Au bout du corridor, il pénétra dans son bureau où les rideaux tirés filtraient le crépuscule. Il aimait ces gardes de nuit dans l'hôpital tranquille, sans importuns pour contester ses méthodes ou discuter bruyamment autour de lui quand il préférait la méditation et le silence. Avec un soupir d'aise, il ôta ses lunettes noires pour ouvrir un dossier qu'il parcourut sans hâte : "Catalepsie hystérique exclusivement diurne à périodicité régulière; anorexie; auto-suggestion et troubles d'identité; phobies." Le docteur Volstiak hocha la tête; le traitement commençait à porter ses fruits : l'anorexie avait régressé et l'agressivité si bien disparu qu'on avait pu supprimer presque totalement les neuroleptiques. Il décrocha le téléphone :

- Faites venir Mlle Turandel.

Il attendit quelques minutes en mordillant le capuchon de son stylo, et révéilla la douleur qui lui travaillait une dent; il fronça les sourcils, agacé : le moyen de consulter quand on devait mener une existence pareille !

Son humeur était déjà moins bonne lorsque l'infirmière entra. C'était une jeune femme agréable, qui nourrissait envers le docteur des fantasmes romantiques; elle s'émouvait en contemplant la voussure un peu lasse de ses épaules et la pâleur de son teint, au point que ses joues lisses et fraîches prenaient en sa présence l'incarnat d'une orange sanguine. Le docteur Volstiak en avait l'eau à la bouche. En d'autres circonstances, sans doute... Mais non, il ne pouvait pas se le permettre.

Il baissa les yeux sur le dossier, et demanda d'un ton neutre :

- Rien de nouveau sur le 321 ?

L'infirmière hésita :

- Un incident au réfectoire, docteur. Il a brusquement jeté son assiette pleine à travers les rangées de tables.

Elle se tut puis reprit en bousculant les mots :

- Il s'est montré très violent. Le docteur Bauer voulait prescrire une piqûre de Largactyl mais je lui ai rappelé que cela contrarierait votre traitement. Le docteur Bauer souhaiterait...

- Vous me direz ce que souhaiterait le docteur Bauer quand je souhaiterai moi-même connaître ses observations, coupa le docteur Volstiak. Ce patient est sous ma responsabilité; je vais le recevoir tout de suite.

Il fit un geste pour congédier l'infirmière, puis, se ravissant :

- Vous avez eu raison de vous opposer à cette piqûre.

Elle rougit de nouveau jusqu'au ras de sa blouse. Le docteur Volstiak dut chasser une vision : sous l'épaisseur du tissu, la peau tendre de la gorge que cet afflux de sang rendait plus désirable encore. Il s'absorba dans le dossier 321, mais la jeune femme s'attardait.

- Il y a autre chose ?

- Un petit problème de service, docteur.

- Un problème de service ?

- C'est à cause du repas supplémentaire que le 321 prend avant le petit jour... Certains soignants se plaignent; ils disent que ça ne fait pas partie de leur statut.

- Ce qui fait partie de leur statut, dit le docteur Volstiak en détachant ses mots, c'est d'assurer au patient les soins requis par son état. Tous les soins requis par son état. Au stade actuel de son évolution, le 321 ne saurait s'alimenter en période diurne. Dois-je rappeler qu'il y a trois semaines, il ne s'alimentait pas du tout ?

L'infirmière balbutia des paroles inaudibles; le docteur Volstiak poursuivit d'une voix de plus en plus cinglante :

- Dans le cas du 321, Mlle Turandel, l'essentiel de votre travail consiste à prévenir les réactions phobiques. Et je crains fort que, ce soir, il n'y ait eu négligence. Amenez-le moi immédiatement, je désire tirer cela au clair.

L'infirmière sortit en reniflant. Quelques instants plus tard, elle frappait de nouveau, accompagnée d'un homme maigre, aux traits creusés, à la peau blême, qui s'enroulait frileusement dans son peignoir.

- Entrez, dit la voix assourdie.

Puis :

- Vous pouvez nous laisser, mademoiselle.

Le patient hésitait sur le seuil; ses yeux inquiets fouillaient la pièce.

- Entrez donc, répéta le docteur; vous savez bien qu'il n'y en a pas.

L'homme fit quelques pas sans cesser de regarder les murs; il se rassura un peu et accepta un siège. Les coudes serrés au corps, le front baissé, il s'était posé sur le bord du fauteuil, le plus loin possible du dossier. Attitude contrainte, silence obstiné, le docteur Volstiak observait les symptômes d'une régression certaine. S'il échouait à y remédier, il faudrait revenir au traitement chimique et tous ses efforts seraient ruinés. Bauer et les siens triompheraient encore une fois, songea-t-il avec humeur : l'époque favorisait ces médecines efficaces et sommaires. Oui, les temps étaient difficiles pour ses pareils.

Le docteur Volstiak étouffa un soupir et chargea ses yeux de bienveillance. L'autre se tassa sous son regard.

- Vous êtes persuadé que je vous ai trahi, prononça enfin le docteur.

Les yeux du patient bougèrent très vite, comme s'il cherchait une issue; puis il parut se tasser encore.

- Pourquoi ne voulez-vous plus me faire confiance ?

- Parce qu'ils savent.

- Ils savent quoi ?

- Ils ont découvert qui je suis ! Vous aviez juré de ne rien dire, docteur, et maintenant ils connaissent mon secret !

La voix montait dans les notes aiguës, soudain hargneuse et plaintive. Le docteur eut un geste apaisant.

- Parlez plus bas, ordonna-t-il. Je n'ai rien dit à personne. Pourquoi pensez-vous qu'ils savent votre secret ?

- Ils ont essayé de me détruire.

- Comment ont-ils essayé ?

Le patient souffla dans une grimace :

- Ils ont mis de l'ail dans le rôti.

Le docteur Volstiak fit une grimace identique et son regard se durcit :

- C'est donc cela, murmura-t-il. Je m'en doutais.

- Vous aviez promis que cela n'arriverait pas, docteur !

- Cela n'arrivera plus, je vous en donne ma parole. Mais personne ne cherche à vous détruire : ce serait une arme maladroite; n'avez-vous pas décelé la présence de l'ail avant de l'absorber ?

Le 321 leva sur le docteur des yeux sournois et terrifiés :

- Alors, c'était un piège pour que je me révèle ! Maintenant ils vont essayer autre chose : ils vont me présenter des miroirs, des crucifix, et quand ils seront bien sûrs...

- Parlez plus bas ! Que feront-ils ?

- Ils me tueront le jour, docteur ! Ils me tueront pendant que je suis mort !

L'homme se cacha le visage, soudain secoué de sanglots. Avec un sang-froid professionnel, le docteur Volstiak attendit la fin de la crise pour lui offrir son mouchoir.

- Personne, dans cet hôpital, ne songe à vous tendre un piège, reprit-il quand le patient eut essuyé ses pleurs, parce que personne n'est capable d'imaginer ce que vous êtes réellement. Ils pensent tous que vous déraisonnez, et c'est bien là votre chance : en vous comportant comme vous le faites, vous ne cessez pas de vous trahir !

- Mais je ne peux pas me conduire autrement ! protesta le 321 d'un ton pleurard.

- Vous le pouvez, je vous l'ai déjà dit.

Le patient eut un regard haineux; sa voix fusa, perçante :

- Vous êtes d'accord avec eux ! Vous faites semblant de me croire, mais vous pensez vous aussi que je suis fou !

- Si je vous jugeais fou, répondit tranquillement le docteur, je vous prescrirais des barbituriques à forte dose pour vous contraindre à dormir pendant la nuit. Pourquoi prendrais-je la peine de vous parler comme je le fais quand il suffirait d'une ordonnance ?

Le malade réfléchit un moment; une expression de ruse passa sur son visage :

- Mais vous-même, pourquoi n'essayez-vous pas de me détruire si vous pensez que je dis vrai ?

Le docteur Volstiak soupira. Comme le silence se prolongeait, il quitta son bureau, fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta près de son patient; il lui posa la main sur l'épaule :

- Mon rôle est seulement de vous aider, reprit-il avec douceur. Comme tous vos semblables, vous êtes la première victime des superstitions répandues sur votre compte; je désire vous libérer de ces superstitions-là.

Il regagna sa place, et poursuivit :

- C'est votre propre terreur, et rien de plus, qui vous empêche de retrouver votre reflet dans un miroir. Et c'est dans la seule mesure où vous la redoutez que la lumière du jour peut vous être fatale. Quand vous aurez compris cela, c'est tout juste si vous devrez vous protéger du soleil un peu plus que les autres. Quant à vos léthargies diurnes...

Le 321 émit faiblement :

- Il ne s'agit pas de léthargies.

- Admettons, coupa le docteur. Léthargies ou pas, vous pouvez habituer votre corps à inverser progressivement ses rythmes biologiques et à prendre un repos nocturne; dès lors vous vivrez comme tout le monde et personne n'aura de soupçons.

Le patient se taisait, accablé.

- Voyons, pourquoi vous décourager si vite ? Votre organisme accepte maintenant une alimentation normale : c'est un progrès remarquable. Il vous suffit de persévérer.

- Mais je dépéris, docteur, gémit l'autre avec une passion fébrile. C'est du sang qu'il me faudrait !

- Illusion, vos bilans de santé s'améliorent constamment.

Le patient eut un haut-le-corps; il devint encore plus blême, et se mit à crachoter ses mots avec fureur :

- Mes bilans de santé ! C'est inadmissible... On me prend mon sang... On me prend mon sang toutes les semaines ! Non seulement on m'empêche de boire le sang des autres mais on me soutire le mien !

Le docteur Volstiak tambourina sur la table; il maîtrisa son impatience et prononça posément :

- Mon cher ami, si vous ne vous calmez pas très vite, je devrai vous traiter comme à votre arrivée, lorsque vous vouliez mordre nos autres pensionnaires.

Le 321 s'effondra :

- C'est dur, docteur, c'est vraiment dur ce que vous exigez de moi, geignit-il dans un nouvel accès de larmes. Quand je pense au château de mes ancêtres, à l'effroi respectueux que j'inspirais...

- L'ombre s'épaississait entre les chandeliers quand les voyageurs prenaient place à votre table, poursuivit doucement le docteur Volstiak. Une veine battait à la gorge d'une vierge, bleue sous la blancheur de sa peau...

Ses pleurs taris nets, le patient contemplait son médecin avec ferveur :

- C'est cela, docteur, c'est exactement cela ! Il n'y a que vous pour me comprendre !

- Allons, mon petit, allons, répondit le docteur en lui tapotant la main. Que voulez-vous, les temps sont difficiles, mais je vous promets de vous aider.

Il rappela l'infirmière. Lorsqu'elle pénétra dans la pièce, il remarqua ses yeux rougis avec une pointe d'agacement; il l'avait sans doute interrompue quand elle retouchait son maquillage, car son poudrier sortait encore à demi de la poche où elle l'avait hâtivement glissé. Lorsqu'elle se pencha vers le patient, le boîtier tomba de sa blouse et rebondit sur le bureau où il s'ouvrit, révélant un petit miroir.

Le 321 poussa un hurlement; il renversa sa chaise et se réfugia dans un coin, les bras serrés autour de la tête, puis il se mit à frapper du front contre le mur avec des plaintes inhumaines. Le docteur Volstiak était plus pâle qu'un mort; les lèvres tremblantes, les yeux hagards, il fixait

tantôt l'infirmière et tantôt la glace de poche; il articula enfin :

- Faites-moi disparaître ça immédiatement !

Comme elle obéissait sans mot dire, il se leva à son tour et marcha de long en large en lançant des exclamations rageuses :

- N'ai-je pas donné des ordres précis ? Qu'est-ce que c'est que ce foutu service que je dirige ? Ma parole, les soignants sont plus irresponsables qu'un épileptique en pleine crise !

Il ajouta, désignant le patient en proie à une attaque nerveuse :

- Regardez dans quel état vous avez mis ce malheureux ! On jurerait que vous voulez saboter le travail !

Epouvantée, la jeune femme n'osait pas un geste. Le docteur Volstiak rugit :

- Mais qu'est-ce que vous attendez encore ? Ramenez-le dans sa chambre et faites-lui une piqûre de valium !

L'infirmière et son malade s'enfuirent en se soutenant l'un l'autre. Après leur départ, le docteur Volstiak proféra encore quelques injures; il était surtout mécontent de lui-même : il avait cédé à une impulsion irrationnelle, et compromis une réputation acquise au prix d'une longue discipline. Il inspira profondément, avec méthode, et parvint à retrouver son calme. A présent, l'incident lui semblait moins grave. Quant au 321, il le guérirait tôt ou tard; tôt ou tard, l'autre pourrait mener une existence normale. Succès facile : ce n'était jamais qu'un hystérique. Le docteur Volstiak avait naguère réussi beaucoup mieux.

Sa colère l'avait épuisé : il avait besoin d'un réconfort. Il sortit dans le couloir, où ses pas résonnèrent comme sous les voûtes d'un château vide. Oui, le 321 mènerait une vie normale : il pourrait absorber des aliments solides, bronzer au soleil, se faire soigner les dents et mourir un jour comme tout le monde; heureux homme !

Le docteur Volstiak ouvrit une porte; il jeta un coup d'œil circulaire, et prit dans sa poche un étui dont il sortit un chalumeau. Le laboratoire offrait ses rangées d'éprouvettes pleines; il saisit la première avec un halètement fiévreux, en aspira le dixième, s'empara d'une autre, et poursuivit son manège assez adroitement pour que personne ne pût déceler le prélèvement. Il savait que, malgré ses efforts, la plupart contenaient, mêlées au sang, de fortes doses de psychotropes, mais il n'avait pas le choix. Les temps étaient difficiles. Il fallait bien s'adapter.